

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.



ANNONCES :

Première insertion.....10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres, instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal
M. J. A. Langlais, libraire à St-Roch de Québec ont bien voulu se charger de l'agence de la "Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : }
\$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
\$1 PAR AN }

SOMMAIRE.

Revue de la Semaine : Ex-voto des Canadiens-français, à la Grotte St-Jean-Baptiste en Terre Sainte, tel que suggéré par M. l'abbé L. Provancher.—Bénédiction du nouveau Séminaire de Ste Thérèse.—Cinquantième anniversaire de la fondation du Collège de l'Assomption; adresse présentée aux anciens élèves de ce Collège, par M. l'abbé Fergol David, Supérieur; nombre des élèves qui ont fréquenté cette institution depuis sa fondation, avec une statistique des différentes professions qu'ils ont été appelés à exercer.

Causerie Agricole : Economie rurale (Suite).—Travail sur une ferme.—Travaux d'attelage et travaux manuels.

Sujets divers : Mœurs agricoles.—Engrais animaux et végétaux; importance et nature des engrais mélangés; préparation des engrais mélangés; la fosse à fumier; du compost.—Eaux de lessive et de lavage comme engrais.

Choses et autres : Augmenter la production du lait chez les vaches par une bonne alimentation.—Elevage des mauvaises herbes qui infestent vos champs.

Recettes : Vin de panais.—Bière de gingembre.

DISTRIBUTION DES PRIX AU COLLÈGE DE STE ANNE.

—La distribution des prix au Collège de Ste Anne aura lieu MERCREDI, le 27 courant, à une heure après-midi, et les vacances commenceront après cette séance.

CHS TRUELLE, Prnr.

Collège de Ste Anne, 19 juin 1883.

EN VENTE AU BUREAU DE LA "GAZETTE DES CAMPAGNES"

"L'élevage du cheval;" des soins à lui donner.—Prix, 20 cts.

"Les veillées canadiennes," traité élémentaire d'agriculture, approuvé par la Société d'agriculture du Bas-Canada, par Frs M. Ossaye.—Prix 25 cts.

"Petit traité sur la culture du tabac," par La N. Gauvreau, écr., N. P., membre du Conseil d'agriculture de la province de Québec, 2e édition.—Prix, 10 cts.

REVUE DE LA SEMAINE

Ex voto des Canadiens-français, à la Grotte St-Jean Baptiste en Terre Sainte.—M. l'abbé L. Provancher vient de suggérer aux membres des Sociétés St-Jean-Baptiste, l'idée de l'achat d'une lampe qui brûlerait continuellement à la Grotte St-Jean-Baptiste, à St-Jean dans-le-Désert, à deux lieues de Jérusalem, et qui serait entretenue aux frais de ces Sociétés. Voici la correspondance que M. l'abbé Provancher vient de publier à ce sujet :

A MM. les présidents et aux associés de la St-Jean Baptiste.

Messieurs,

Permettez-moi de vous faire une suggestion qui, réalisée, ne contribuerait pas peu à faire ressortir davantage le motif religieux qui a inspiré la formation de vos sociétés, et vous assurerait en même temps les bénédictions du Ciel, pour le succès que vous poursuivez au point de vue purement national.

Comme j'ai tout lieu de croire que le Pèlerinage Canadien en Terre-Sainte que j'ai proposé, pour le printemps prochain, va réussir, ne devrait-on pas profiter de la circonstance pour faire don, de la part du Canada, à la grotte de St-Jean-Baptiste, le lieu même où le plus grand des enfants des hommes est né, d'une lampe avec un petit capital pour son entretien, à côté de celles qui s'y trouvent déjà ?

St-Jean-dans-le-Désert n'est qu'à deux lieues de Jérusalem, et tous ceux qui vont en Terre-Sainte ne manquent pas de s'y rendre. Une lampe brûlant continuellement dans ce sanctuaire qui porterait le nom du Canada, à côté de celles des familles royales de Naples, d'Espagne, etc., apprendrait à tous ceux qui l'ignorent encore qu'en dehors de cette France qui fait la guerre à Dieu, qui fait la chasse aux crucifix et à tous les symboles religieux, il se trouve une autre France, par delà les mers, qui prie encore, qui s'honore de descendre de la fille aînée de l'Eglise, et qui

malgré les distances, va jusqu'au pied du Calvaire, témoigner de sa foi et y porter les preuves des sentiments religieux qui l'animent.

Il est tout probable que le Pèlerinage en Terre-Sainte se renouvellera à peu près chaque année par la suite. Quelle consolation et quel encouragement ne serait ce pas pour ces pèlerins Canadiens de voir dans ce sanctuaire, qu'ils doivent particulièrement affecter, un objet venant de leur pays, un *ex voto* de leur propre nation!

On comprend qu'une telle fondation ne demanderait qu'un tout petit capital, disons \$500 à \$600 au plus. Si MM. les présidents des diverses sociétés voulaient bien faire connaître la chose à leurs co-associés, à la prochaine solennité, et faire une collecte dans ce but, pendant la célébration de la Messe, par exemple, avec la permission de MM. les curés, je n'ai pas de doute qu'on pourrait sans peine recueillir la somme nécessaire.

Je me chargerai volontiers de recueillir les montants collectés et d'en publier le résultat.

Le tout très respectueusement soumis.

L'ABBÉ PROVANCHER.

Cap Rouge, 14 juin 1883.

— Le 5 octobre 1881, l'incendie détruisait le séminaire de Ste-Thérèse; édifice, mobilier, musées, bibliothèques, tout disparut dans les flammes: le malheur semblait irréparable. Cependant les voies de Dieu sont mystérieuses, souvent il ne frappe que pour guérir, il n'abaisse que pour relever.

Au lendemain du désastre, avec un courage digne des plus grands éloges, les directeurs de l'institution entreprirent de continuer leur œuvre et de restaurer l'édifice incendié. Le supérieur, dans une lettre admirable de confiance en la divine Providence, fit un appel à la charité publique, et sa voix eut de l'écho par toute la province.

Des visites et des paroles de sympathie, arrivant de toutes les sommités religieuses et civiles du pays, contribuèrent à soutenir et à fortifier les courages.

Les anciens élèves, pour venir en aide de leur *Alma Mater* et lui donner une marque de leur reconnaissance, se sont imposés des sacrifices héroïques.

La charité a tendu la main de toutes parts: on a semblé dire: "Le Séminaire de Ste-Thérèse a rendu service à la religion et à la Patrie; eh bien! aujourd'hui, dans son malheur, la religion et la patrie se donneront la main pour le relever de ses ruines."

Chose admirable! l'éducation n'y a pas été suspendue, les classes ont continué dans des maisons particulières louées à cet effet. Le soir même de la catastrophe, au moment de partir, par un sentiment au-dessus de leur âge, dans une démarche qui les honore, une députation d'écoliers vint trouver les directeurs et leur dit: "Quand ouvrez vous vos classes? si nos parents le veulent, nous sommes prêts à revenir."

Deux semaines après, au jour fixé pour la nouvelle rentrée, les parents, au nombre de plus de deux cents, malgré les inconvénients d'une position exceptionnelle, n'hésitèrent à confier de nouveau leurs enfants à ces maîtres dévoués.

Tous les professeurs, sans calculer ce qu'il leur faudrait dépenser de bon vouloir et de générosité, sont restés fermes à leur poste.

Mais voici que les jours mauvais sont passés. Aujourd'hui, après vingt mois, à côté des ruines et des décombres, s'élève splendide et élégant, un nouveau séminaire qui mesure, outre ses saillies et les projetements, 250 pieds de longueur sur 65 de largeur; il a cinq étages, le clocher porte sa croix à 150 pieds dans les airs.

La bénédiction de cette maison nouvelle aura lieu le 26 juin, à 9½ heures a. m.; elle coïncidera avec la distribution des prix et la sortie des élèves. Dans une circulaire au public, M. le Supérieur, en termes chaleureux, invite les amis de la maison et de l'éducation en général, à assister à cette cérémonie qui ne saurait manquer d'être solennelle et grandiose.

"Ce sera, dit-il, la fête de notre résurrection. Nous voudrions la voir grande et belle par le concours des anciens élèves, des amis de l'éducation, des amis et des bienfaiteurs particuliers de notre institution. C'est avec eux que nous avons entrepris de réparer les ruines de l'incendie; c'est avec eux que nous voudrions nous réjouir, le 26 juin, d'avoir pu mener cette œuvre à son terme. Tous sont donc invités à cette fête. Que tous viennent s'unir à nous pour louer et bénir l'aimable providence qui nous a ménagé au sein de notre désastre une prompte et glorieuse restauration."

Invitation qui mérite d'être entendue! — *Semaine Religieuse de Montréal.*

Cinquantième anniversaire du Collège de l'Assomption. — En 1833, M. l'abbé François Labelle, le Dr Cazeneuve et le Dr Meilleur jetèrent les bases d'une modeste maison d'éducation, qui est aujourd'hui une des plus belles institutions du pays.

Le collège de l'Assomption a donné à l'Église des prêtres éminents, des apôtres zélés, et à l'État des citoyens remarquables et distingués qui font honneur au collège.

Les anciens élèves ont gardé le plus précieux souvenir de leur *Alma Mater* qu'ils revoient toujours avec bonheur. Nous en avons la preuve bien évidente dans l'empressement qu'ils ont montré à se rendre à l'invitation qui leur a été faite, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du collège.

Mardi soir, le 12 courant, était l'ouverture de cette belle fête qui se prolongea le 13 et le 14. Le magnifique vapeur *Terrebonne* laissait le port de Montréal, à 4 heures pour l'Assomption. Près de 500 anciens élèves du collège prirent passage à bord du bateau et se dirigèrent gaiement vers leur *Alma Mater*. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les figures indiquait un beau jour, un jour de réjouissances pour tous ces touristes.

Cette rencontre d'anciens compagnons de collège et de confrères de classe, qui pour la plupart ne s'étaient pas vus depuis longtemps, ces poignées de mains sympathiques et cet accueil cordial, présentaient un tableau charmant qui révélait la plus franche gaieté.

Tout le trajet se fit au milieu de conversations très animées et de chants joyeux, comme le feraient des jeunes élèves. "Je suis redevenu élève," disait M. Israël Tarte, qui chantait à pleins poumons: *Allouette! jolie allouette!*

Près d'arriver à l'Assomption, tout le monde sortit sur le pont du bateau, anxieux d'apercevoir le clocher du village qui veillait bien des souvenirs. L'arrivée des touristes a été saluée par la voix grandiose du canon et le joyeux carillon des cloches qui impressionnèrent vivement tout le monde. Le bateau touchait le quai. Les hourras et les vivats de la foule accueillirent l'arrivée du bateau.

On avait élevé au débarcadère une magnifique arche de verdure qui portait l'inscription: "Soyez les bienvenus." Tout le parcours de la rue principale du village était orné de banderoles et bordé de sapins. Il y avait une arche de verdure splendide vis-à-vis chez M. C. Chaput, et une autre arche très bien ornée s'élevait sur la même rue en face de la maison de M. Pavyant et qui avait pour inscription: *Reconnaissance à notre Alma Mater.* Toutes les rues du beau village de l'Assomption étaient ornées de drapeaux et de verdure et offraient un coup d'œil charmant.

Un grand nombre d'anciens élèves étaient venus par les chars et attendaient l'arrivée du bateau.

Tout le monde se rendit au collège où un magnifique goûter était servi. Le collège était magnifiquement décoré.

A neuf heures, commença une séance dramatique et musicale à laquelle assistait Sa Grandeur Mgr Fabre.

La séance a été ouverte par le corps de musique du collège qui a très bien rendu le "Pas redoublé."

Une adresse a été ensuite présentée à Monseigneur par M. H. Brien, élève de Rhétorique. Sa Grandeur a répondu à cette adresse en termes honorés, félicita les anciens élèves de l'attachement qu'ils ont gardé pour leur collège et dit que cette belle institution avait fait beaucoup de bien depuis sa fondation.

Après la réponse de Monseigneur, M. l'abbé Féréal Dérval, supérieur du collège, lut l'adresse suivante aux anciens élèves :

Bienvenue aux anciens élèves du Collège de l'Assomption.

Monseigneur, Honorables Messieurs, Messieurs,

S'il est un jour que nous appelions de tous nos vœux, c'est bien celui qui vient de luire avec tant d'éclat et de splendeur pour tous les élèves du collège de l'Assomption.

S'il est une circonstance où nous sentions que nous serions enivrés de la joie la plus douce, c'est bien celle qui réunit sous ce toit béni, nos amis, nos frères d'autrefois, ceux qui comme nous et avec nous, ont ici passé les plus belles années de leur vie. Messieurs, avant de vous inviter à cette réunion qui devrait avoir pour nous tant de charmes, j'ai consulté mon cœur et j'ai aussi consulté le vôtre.

Pour moi rien ne pouvait être plus doux que cette fête des noces d'or de notre collège se célébrant au milieu de tous ses enfants. C'était là un des plus beaux rêves de ma vie.

Abrouvés l'un des premiers à cette source limpide que nos généreux fondateurs faisaient jaillir en cet endroit sacré, je me suis identifié à cette maison.

Sa gloire est devenue ma gloire, sa joie ma joie, comme aussi ses épreuves auraient été mes épreuves. Mon cœur débordait donc de bonheur, en pensant qu'un jour sans égal se lèverait pour cette institution.

Pour vous, messieurs, les monuments impérissables de zèle et d'attachement que vous nous avez laissés, parlent assez eloquemment.

L'autel de marbre qui orne notre sanctuaire et sur lequel brûle incessamment le feu de la reconnaissance, l'orgue harmonieux, témoin de votre affection et de votre amitié, me disait bien haut que vous seriez heureux de voir déployer pour le cinquantième anniversaire de notre *Alma Mater* toute la pompe et la magnificence possible; mais heureux au tout d'être invités à venir prendre part à nos réjouissances comme à nos solennelles actions de grâces.

Aussi des quatre coins du pays, et même de la république voisine, vous êtes accourus, les uns quelque peu courbés sous le faix des années, les autres encore avec leur verte jeunesse, mais tous avec la conscience d'avoir jusqu'ici noblement rempli votre tâche.

Quel spectacle imposant se présente à nos regards! Ah! les fleurs et les couronnes dont on a orné notre *Alma Mater* ne sont que de pâles emblèmes à côté de celles qui ornent en ce moment nos fronts. Oh! que n'apparaissent en ce moment nos glorieux fondateurs! Quels cris de joie et de surprise ne s'échapperaient point de leurs poitrines! Ne reconnaîtraient-ils pas que les flambeaux de sciences et de vertus que vous portez dans vos mains, ont été allumés au foyer qu'ils ont créé eux-mêmes?

Avec quel bonheur ne savoureraient-ils pas les fleurs si belles de la reconnaissance et du dévouement qui s'épanouissent en ce beau jour! A leur tour, ne vous diraient-ils pas: Elèves du collège de l'Assomption, c'est pour vous que nous avons fondé cette institution, pour vous nous n'avons épargné ni labeur, ni fatigues, ni sacrifices; mais que nous sommes amplement dédommagés! Ah! les 288 illustres combattants de la milice sainte, et les 2,000 généreux soldats de la milice profane que notre collège se glorifie d'avoir pour enfants, attestent bien haut que notre œuvre a été bénie; et nous pouvons nous écrier en toute vérité: *Posuisti Domino in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

Messieurs, vous avez porté notre bonheur à son comble en répondant avec tant d'empressement à notre appel, aussi est-ce du plus intime de notre cœur, que nous vous souhaitons à tous la bienvenue.

Soyez le bienvenu, Monseigneur, qui nous donnez un nouveau témoignage d'estime en présidant à nos fêtes. Vous êtes ici, vous le savez, comme un père au milieu de ses enfants.

Soyez les bienvenus, messieurs les représentants des fondateurs, et vous aussi amis distingués qui avez bien voulu donner en cette circonstance à notre maison des marques non équivoques de votre sympathie et de votre bon vouloir.

Soyez les bienvenus, vous surtout, chers confrères et amis, anciens élèves de cette maison. Les entrailles de votre *Alma Mater* ont tressailli en voyant des fils si dévoués et si dignes. Vous avez vaillamment soutenu la gloire de notre collège, en rendant dans toutes les positions sociales des services signalés à l'Eglise et à l'Etat. Il est juste que vous vous reposiez encore quelques instants.

Retrempez ici vos forces, ravivez votre courage. De nouvelles luttes et de nouveaux lauriers vous attendent, vous serez plus frais et plus dispos pour livrer les unes et remporter les autres. Nous continuerons à vous suivre du regard et à faire monter au ciel pour vous nos plus ferventes prières. Car ce que j'ai dit du collège je puis le répéter de vous *messieurs*. Vos luttes sont nos luttes, et si vous me le permettez, j'ajouterai: vos succès sont nos succès, comme aussi vos sympathies vous sont toutes acquises, dans les échecs et les épreuves que vous pouvez rencontrer sur les différents théâtres où la Providence vous a placés. Messieurs, veuillez croire que votre présence au milieu de nous ranime nos espérances. En voyant les fruits d'une bonne éducation et d'une solide vertu, nous redoublons de zèle et de dévouement pour nos jeunes frères.

Nous nous efforcerons d'en faire des citoyens dignes de vous. J'ai dit vos frères. Les fraîches poignées de mains et surtout les battements de vos cœurs ont bien fait voir que vous vous reconnaissiez pour tels. J'ai donc à peine besoin d'ajouter que vous êtes ici chez vous, dans votre famille. Puissent les douces reminiscences du passé vous rendre des plus agréables votre séjour en ces lieux. — *L'Étendard.*

D'après les registres du collège il appert que depuis sa fondation 2,500 élèves y ont puisé leur éducation. Sur ce nombre 204 sont prêtres, 85 sont ecclésiastiques, 3 juges, 85 avocats, 13 étudiants en droit, 120 notaires, 15 docteurs en loi, 140 médecins, 29 étudiants en médecine, 120 commis, 6 artistes, 26 membres du parlement, 6 régistateurs, 25 employés civils, 25 instituteurs, 4 ingénieurs, 7 arpenteurs, 200 marchands, 350 cultivateurs, 12 zouaves pontificaux et 154 industriels.

Nous regrettons que l'espace nous empêche de donner plus de détails sur cette fête qui a été un véritable succès sous tous les rapports, et qui restera longtemps gravée dans la mémoire de ceux qui ont eu le plaisir d'y prendre part.

CAUSERIE AGRICOLE

ECONOMIE RURALE (Suite).

Travail sur une ferme.—Après l'homme, la terre et le capital, le plus important des forces productives en agriculture, c'est le travail.

Les travaux d'une culture ne se succèdent pas régulièrement comme dans une manufacture; dans ce dernier cas, l'ouvrier excède le plus souvent par son travail la confection d'étoffes qui doivent être livrées au commerce. Tandis que pour l'agriculture, les intempéries des saisons et les accumulations des opérations rendent bien difficile l'emploi du temps; dans ce cas, les pertes deviennent d'autant plus nombreuses que la direction des travaux a été mal faite.

Si le cultivateur doit être économe, c'est surtout dans son travail, car souvent la moindre parcelle de temps peut être pour lui d'une immense valeur. Cependant, sous prétexte d'économie, il ne doit pas mesquiner sur son temps et pour cela négliger des opérations utiles; ce ne serait pas là une économie, mais plutôt un manque de jugement. L'économie du travail consiste à rendre celui-ci moins coûteux et le plus profitable possible. Pour cela il serait utile de suivre les règles suivantes :

10. On exécute à l'égard des animaux de traits tous les travaux qui peuvent être faits plus promptement aussi bien par les attolages que par les hommes.

20. Il faudra donner à chaque ouvrier de la ferme le travail qu'il a coutume de faire le mieux et le plus promptement.

30. Chaque opération devra être faite au moment le plus opportun et à l'instant où il est plus facile à exécuter.

40. Les grands travaux qui doivent être terminés en peu de temps ne doivent pas languir, et pour cela il faut mettre à l'œuvre toutes les mains dont on dispose.

50. Faire exécuter les travaux peu fatigants, d'une exécution facile et qui demandent plus d'activité que de force, par des femmes et des enfants, non par des hommes qui rendraient le travail plus coûteux.

60. Exercer une surveillance active et avoir l'œil partout, surtout là où s'exécutent les opérations les plus importantes; mettre la main à l'œuvre, et, s'il est possible, faire mieux et plus vite que tout autre.

C'est une faute grave que d'entreprendre des travaux au dessus de ses forces, car on sera souvent obligé de les abandonner inachevés après avoir sacrifié un temps précieux à ces travaux, ou encore de ne pouvoir les achever qu'imparfaitement.

Tout en donnant à chaque opération le nombre nécessaire de bras, il ne faut pas cependant prodiguer la main d'œuvre; et pour cela, il faut de l'observation et du calcul.

Si l'on veut rester dans les limites de l'économie bien entendue, quant à l'exécution des travaux, il ne faut pas attendre au lendemain pour les commencer, lors même que la journée serait bien avancée. Car, en agriculture surtout, un quart de jour de plus ou de moins peut avoir une grande influence sur le succès d'une opération.

Si l'on est bon juge d'un travail exécuté, ou si on a la sûreté du coup d'œil quant à l'appréciation du temps pour l'exécution de certaines opérations, on pourra les faire exécuter à très bas prix, en les donnant à l'entreprise. Le fauchage est dans ce cas, de même que la confection des fossés et des clôtures, le coupage des grains.

Beaucoup de travailleurs aiment mieux faire ces travaux à l'entreprise qu'à la journée. Il faudra favoriser cette préférence, de manière à obtenir l'exécution de ces travaux à un prix moins élevé, tout en donnant au travailleur un plus haut prix pour sa journée de travail.

Travaux d'attelage et travaux manuels.—En culture nous avons à notre disposition des hommes et des animaux pour l'exécution des différents travaux; de là deux espèces de travaux: travaux d'attelage et travaux manuels.

Par travaux d'attelage, on entend les opérations exécutées par les chevaux et les bœufs. Le prix de revient de ces travaux varie beaucoup, suivant que ce sont des chevaux ou des bœufs qui les exécutent.

Ainsi l'expérience a depuis longtemps démontré que le travail du bœuf revient moins cher que celui du cheval, et cela se conçoit facilement. Il en coûte moins d'acheter un bœuf qu'un cheval, par conséquent les risques sont moins grands, puis sa nourriture ne doit être ni aussi succulente ni aussi coûteuse.

Par exemple, lorsque les travaux sont terminés, en hiver on peut engraisser le bœuf et le vendre avec profit.

Le bœuf fait un travail de meilleure qualité et plus rapide que le cheval dans les terres fortes, surtout si elles sont poreuses et en pente. Cependant, malgré ces avantages, le bœuf est généralement remplacé par le cheval. La nature du climat influe beaucoup sur cette préférence, la saison des travaux étant si courte. Cependant si l'on exécutait une partie des labours à l'automne, le bœuf suffirait amplement aux labours, surtout dans les terres fortes. La prédilection que l'on a pour les chevaux disparaîtrait en grande partie, si l'on reconnaissait d'une manière convenable nos propres intérêts.

Quelque soit l'espèce animale employée pour l'exécution des différents travaux de la ferme, il ne faut pas que le nombre soit plus grand que ne l'exige rigoureusement la culture. Car, comme nous l'avons déjà dit dans une précédente *causerie*, plus le nombre d'animaux de travail sera petit, sans nuire à la confection des travaux, plus on fera de profit. Par conséquent le nombre de bêtes de traits doit être d'autant plus petit que l'étendue de la terre sera moins considérable, la terre plus légère, les instruments d'agriculture moins pesants et les bestiaux plus forts.

Afin de pouvoir faire le compte de chaque espèce animale employée pour les travaux, voici quelques données concernant les dépenses des attelages:

10. L'intérêt du prix d'achat au moins à six par cent, puis les bêtes s'usent au travail et cette usure doit être mise en ligne de compte: pour les chevaux au moins douze par cent, pour les bœufs deux à trois et demi par cent.

20. Vient l'usure des instruments et des harnais, ainsi que l'intérêt de leur prix d'achat et leur entretien.

30. La nourriture des animaux et la litière.

40. Les ferrures.

50. Les soins donnés par les vétérinaires et l'achat des médicaments.

60. Le paiement des serviteurs qui soignent et conduisent les attelages.

Avec ces quelques données, on peut établir le compte des bêtes de traits et comparer la dépense qu'exige chaque attelage de bœufs ou de chevaux. On verra que pour les uns et les autres la dépense est énorme, mais moindre pour les bœufs que pour les chevaux. Il est bien vrai que d'ordinaire les bœufs font moins d'ouvrage que les chevaux, mais même en faisant la différence, on se convaincra que le travail du bœuf est plus économique que celui du cheval.

Si l'on veut que les animaux de travail ne mangent pas le plus clair de leur produit, il faut en diminuer le nombre autant que possible. Pour cela il faudra se procurer d'instruments aratoires les plus perfectionnés, qui exigent le moins de force de traction; se procurer des animaux puissants et surtout les bien nourrir. Quelquefois sous prétexte d'économie on ménage sur la nourriture, on rogne sur le foin et l'avoine: c'est une économie faite sans jugement, car les forces de l'animal s'épuisent et il ne donne plus de travail en proportion avec la dépense qu'il fait; c'est de là le dicton suivant: "Bien nourrir le bétail coûte, mais le mal nourrir coûte encore bien plus."

Travaux manuels sur la ferme.—Les travaux manuels sont exécutés par le cultivateur, sa famille et

quelques engagés, suivant l'importance de l'exploitation. Dans une culture, il est nécessaire de n'avoir que le nombre de travailleurs strictement nécessaires. Ces travailleurs sont divisés en deux catégories.

Les engagés proprement dits sont ceux qui sont employés à l'année et qui demeurent continuellement à la ferme; les journaliers sont ceux qui ne travaillent que dans le temps pressé et pendant que se font les grands travaux; les tâchereux sont ceux qui entreprennent une tâche pour la faire eux mêmes.

De tous ces travailleurs, les engagés sont ceux dont le travail revient le plus cher, puisqu'ils sont payés beau temps et mauvais temps; aussi ne doit-on employer que le nombre strictement nécessaire pour l'exécution des travaux qui durent toute l'année. On garde des engagés afin que les bestiaux soient mieux traités et conduits avec plus d'adresse. Dans certaines familles de cultivateurs, les engagés prennent un intérêt immense dans le succès de la culture; ils agissent comme si l'exploitation était la leur propre, et prennent un soin tout particulier à l'égard des animaux et des instruments d'agriculture. Au contraire, dans d'autres familles les engagés ne montrent aucun intérêt; les animaux sont conduits et soignés avec négligence, les instruments d'agriculture sont perdus ou exposés aux intempéries parce qu'ils ne sont pas placés sous un abri convenable: et la cause de cette différence, c'est qu'il y a chez les maîtres une manière tout à fait différente de conduire les engagés.

Pour obtenir des engagés cet intérêt si précieux qui assure le succès d'une exploitation agricole, il faut que le maître traite ses hommes avec bonté et fermeté; il doit fraterniser avec eux, sans cependant aller jusqu'à la familiarité.

Trop souvent certains maîtres cherchent avant tout chez leurs engagés, la force physique et l'adresse. Ce sont là deux grandes qualités, mais ce ne sont pas les plus importantes; l'intelligence, la douceur envers les animaux, la probité et l'activité doivent primer la force et l'adresse.

Chez quelques cultivateurs, on nourrit tous les ouvriers à la ferme, journaliers comme engagés. Il y a ici une grande économie à réaliser. Il est parfois difficile de contenter tous ces hommes sous le rapport de l'alimentation, et un grand nombre préfèrent prendre leur nourriture chez eux. Dans la plupart des cas le cultivateur ferait bien de favoriser cette tendance, à moins que les ouvriers demeuraient trop loin. Il paiera, il est vrai, ses journaliers un peu plus cher, mais en somme le prix de la journée sera moins coûteux. Cependant si le journalier doit travailler à la ferme pendant longtemps, que les travaux soient pressés, et qu'on ne soit pas obligé d'acheter le lard et la farine chez le marchand, il peut être avantageux de nourrir les gens à la ferme, puisque l'augmentation du travail qu'on en obtiendra compensera, dans ce cas, le prix de la nourriture. — (A suivre.)

Mœurs agricoles.

Elle couvrait d'un surtout grossier sa robe brodée d'or; elle haïssait la pompe et le faste des ornements.

MIEN-TEU, Philosophie chinoise.

Il ne suffit pas de pouvoir exercer l'agriculture, il faut encore, comme l'a dit Columelle, qu'on veuille

l'exercer et qu'on sache l'exercer. Quelles sont les mœurs qui font naître le *vouloir* agricole, et comment se forme-t-on à ces mœurs? Quelle est la nature du *savoir* agricole, et comment peut-on l'acquérir? Tel sera le double objet des développements auxquels nous allons nous livrer.

En principe, notre volonté est indépendante; cependant lorsque, par un acte réitéré de cette liberté, nous avons plusieurs fois exécuté la même chose, nous ressentons une nouvelle tendance à la reproduire. Comme on dit vulgairement, l'habitude crée en nous une seconde nature.

De l'application de cette vérité à l'agriculture, il résulte que le *vouloir* agricole ne sera qu'une vocation stérile, s'il ne se fonde sur des habitudes qui enchaînent le cultivateur à sa terre, comme l'abeille s'attache à sa ruche, le lapin à son terrier, l'hirondelle à son toit. Ces habitudes constituent les mœurs agricoles, dont nous allons rechercher la nature et l'origine.

« Que ceint qui achète une ferme, disait Magon; général carthaginois, vende sa maison de ville, dit « peur qu'il ne préfère les pénalités urbaines aux « nales rustiques; autrement il ne doit pas se mêler « de culture. »

Quelque velléité qu'on puisse avoir de cultiver, sans renoncer aux commodités de la ville, ce précepte antique n'a rien perdu de sa valeur. Il faut au train rural une surveillance de tous les instants. Comment y suffire si l'on n'est pas invariablement fixé à la campagne, et cela, non-seulement en été, mais encore en hiver? Cette dernière saison n'est-elle pas le temps de plusieurs opérations importantes: battages, ventes, consommations, etc.?

Les habitudes de la vie de campagne entrent donc avant tout dans les mœurs agricoles. La première de ces habitudes est celle de la simplicité.

Le contact perpétuel qui existe entre les habitants des villes surexcite sans cesse leur vanité. Ceux d'entre eux qui ne peuvent se distinguer dans les choses sérieuses aspirent encore à se faire remarquer. Les habits, l'ameublement, la cuisine, jusqu'à la forme d'un chapeau ou la couleur d'une paire de gants, tout devient ainsi le sujet d'une sorte de lutte dans laquelle chacun s'efforce de briller; d'où résultent une foule de besoins imaginaires qui nous tourmentent et nous tyrannisent à la ville plus que la faim. Telle personne ne se condamne-t-elle pas des mois entiers à l'ordinaire le plus pauvre, pour étaler à un jour donné un grand luxe de table aux yeux de convives qui à l'écart se moquent de l'amphitryon? Chez combien de femmes habitant la ville le désir d'en surpasser d'autres en ameublement et en parure, domine le besoin de boire, de manger, de dormir! Ne va-t-il pas souvent jusqu'à leur faire compromettre santé, fortune, honneur?

À la campagne, aucun de ces besoins de la vanité ne peut être satisfait: nous voyons peu de monde, peu de monde nous voit; et par l'effet de cet isolement, la valeur que dans la vie urbaine l'opinion donne à mille frivolités, disparaît de nos esprits. À la ferme pas d'échasses pour se grandir, pas de masque pour se déguiser, pas de fard contre la pâleur; tout est positif, l'apparence et la réalité ne font qu'un. Il en résulte que nos besoins ne peuvent guère dépasser

leur simplicité naturelle, et comme les produits mêmes de la ferme fournissent généralement ce qui doit y subvenir, on y jouit de la véritable aisance, laquelle ne consiste pas à avoir beaucoup d'une manière absolue, mais beaucoup relativement à ses besoins. Le riche est pauvre si ses désirs surpassent ses revenus. Le pauvre est riche, si son travail lui procure quelque chose en sus des vêtements modestes dont il se contente et du frugal repas qui lui suffit.

La vie des champs nous enrichit donc, en simplifiant nos besoins. Mais comment apprécierons-nous un tel bienfait si, avant d'habiter au village, nous avons contracté le goût des frivoles nécessités de la ville? Bien loin de nous plaire, la campagne ne nous apparaîtrait plus que comme un théâtre vide de spectateurs, et nous ressentirions pour elle un profond dégoût.

Le roi Gygès fit judicieux demander à l'oracle d'Apollon quel était l'homme le plus heureux de l'univers. Le dieu répondit que c'était Aglaüs, connu des dieux et inconnu des hommes. Après de longues recherches, on trouva cet Aglaüs occupé à cultiver avec sa famille le champ paternel, dans un lieu reculé de l'Arcadie.

Aujourd'hui comme alors le principal bonheur de la vie des champs consiste à être *connu des dieux et inconnu des hommes*.

Aux habitudes de simplicité qui font apprécier ce bonheur, il faut joindre, en agriculture, l'habitude de l'occupation, la campagne a ses plaisirs et ses fêtes; mais elle ne présente pas, comme la ville, ces distractions quotidiennes qui jusqu'à un certain point suffisent à remplir le temps de l'homme découragé. Celui-ci en trouve dès lors le séjour très fastidieux; séjour inappréciable au contraire pour l'homme laborieux! Champs, jardins, prairies, plantations, lui présentent mille sujets d'occupations, à travers lesquelles ses années s'écoulent avec une rapidité inconnue ailleurs.

A la ville, le savant prend mille mesures pour se soustraire aux importuns; soin superflus à la campagne, car on n'est visité que par ses amis. Le chant des oiseaux, le son lointain de la cloche matinale, le murmure du ruisseau, le silence de la forêt, tout dans le spectacle harmonieux de la nature donne à l'âme un élan qu'on ne peut sentir ailleurs. Aussi la plupart des poètes et des écrivains illustres affectionnaient les champs et leur solitude: Virgile, son champ de Mantoue; Horace, sa retraite de Tibur; Cicéron, sa campagne de Tusculum; Pétrarque, la fontaine de Vaucluse; Boileau, son jardin d'Autouil. Hésiode, Homère, Xénophon, le Tasse, La Fontaine, Delille et tant d'autres, nous prouvent en mille passages combien la campagne leur était chère.

Co séjour n'est pas moins favorable aux études scientifiques qu'aux travaux littéraires. La nature est le livre sur lequel est toujours fixé l'œil attentif du véritable savant. Quo de feuillet restent encore à déchiffrer, et quelle joie lorsqu'on parvient à surprendre le secret de la plante, de l'animal ou de la pierre! C'est avec transport que l'homme des champs trouve une fleur étrangère à son herbier, un insecte inconnu, un fossile nouveau; mais ces jouissances sont encore plus vives si, appliquant ses recherches à la chose la plus utile du monde, l'agriculture, il pénètre dans les secrets des assolements, de l'économie du bétail, de

l'action des engrais, de l'influence du climat et des saisons sur les productions de la terre.

En résumé, si la ville est le séjour de la vanité et de la distraction, la campagne est par excellence celui de la simplicité et du travail.

Que celui qui a des habitudes de plaisir reste à la ville. Une force magnétique l'y rappellerait si, par impossible, il cherchait à s'en éloigner.

Ajoutons qu'une bonne conscience prédispose à affectionner la vie rustique et son humble solitude.

Qui sait aimer les champs sait aimer le vertu,

dit Dellile. L'homme vicieux recherche au contraire les bruits tumultueux capables de couvrir ce cri intérieur et terrible qui lui reproche le mal. La solitude dans laquelle il se trouve en face de lui-même lui fait horreur.—*Principes d'agriculture par M. Ls Gossin.*

Engrais animaux et végétaux.

Ces engrais se composent tout à la fois de débris animaux et de débris végétaux, tels qu'ils sortent, la plupart, des écuries et des étables.

Importance et nature des engrais mélangés.—Ces engrais sont les plus importants de tous, d'abord par la raison qu'on peut en obtenir en grande quantité, ne pouvant pas nous dispenser de garder du bétail; ensuite parce que ces engrais sont précisément composés des éléments que nous enlevons au sol sous forme de récoltes de toutes natures. Rendant ainsi à la terre ce que nous lui avons pris, ils rétablissent ses forces épuisées et la font redevenir féconde.

Préparation des engrais mélangés.—Le premier de ces engrais, c'est le fumier des étables. Pour que le fumier soit bon, il faut que la paille, que chaque brin dont elle se compose ait commencé sa décomposition; qu'elle soit imprégnée de jus, de manière à se laisser briser facilement.

Examinez la plupart des fumiers que vous voyez transporter sur les champs: le plus souvent la paille en est toute sèche, absolument comme si l'on venait de la récolter. Aussi faut-il beaucoup de temps pour qu'elle se décompose dans la terre et puisse servir à la nutrition des plantes.

La fosse à fumier.—Si vous voulez obtenir de bon fumier, faites d'abord une fosse convenable, dont le fond soit pavé, ou du moins recouvert de terre glaise bien tassée. Empêchez d'y tomber l'eau de pluie qui s'écoule des toits des bâtiments, mais faites-y arriver, par des fossés couverts, tout le jus des étables. Que ce jus, après avoir passé sur le fumier, aille se rassembler dans une partie de la fosse, afin que vous puissiez en arroser votre tas de fumier et empêcher qu'il ne sèche.

Un autre soin qu'il ne faut pas négliger, c'est de mettre le vieux fumier d'un côté et le fumier nouveau de l'autre, ou du moins, si l'on met le nouveau sur le vieux, de le retirer pour arriver à celui-ci, qui doit être transporté le premier sur les terres.

Il faut aussi bien mélanger les fumiers qui proviennent des étables et des écuries: celui du cheval, du cochon, du mouton, avec celui des bêtes à cornes. Cependant on peut aussi les séparer les uns des autres, et réserver spécialement celui de mouton pour

le navot, le chou, la patate et autres racines fourragères, toutes plantes sur lesquelles il exerce une influence des plus salutaires, notamment dans un sol argileux.

Le fumier de cheval est excellent pour les terres humides et froides; celui de volaille, par son action prompte, convient surtout au lin; on le répand à la surface, sans l'enterrer. Le fumier de porc, le plus froid des fumiers doit être donné aux terres sableuses et légères. Le fumier le plus généralement applicable, c'est celui de bêtes à cornes, soit pur, soit mélangé avec d'autres.

Du compost.—On appelle compost un engrais qui ressemble à la terre, et qui, en effet, en renferme une certaine quantité.

Un emplacement doit être réservé pour la formation du compost qui doit se trouver à côté de la fosse à fumier. On y jette les balayures de la cour, des étables; on y apporte les mauvaises herbes des jardins, tous les débris des sarclages, tous les rejets et les déchets de la cuisine.

On arrose de temps en temps le tout avec le jus de la fosse à fumier, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement décomposé; on en mélange alors les diverses parties, et l'on se sert de ce compost pour le répandre sur les champs et sur les prairies, et particulièrement pour l'enterrer avec la semence. Avec moitié moins de compost qu'il ne faut de fumier, on amende la terre mieux qu'on ne le ferait avec ce dernier, la première année surtout.

Vous voyez que le cultivateur ne doit rien laisser se perdre, et qu'il peut tirer parti de tout.

Eaux de lessive et de lavage comme engrais.

Presque partout on jette devant la porte de la cuisine les eaux de lessive et les eaux de lavage, et cependant elles contiennent un véritable savon qui est un des plus puissants engrais et un des plus actifs amendements pour les terres abondantes en humus. Leur seul inconvénient est leur trop d'énergie, qui oblige d'en mettre très peu à la fois ou de l'étendre dans une grande quantité d'eau, sans quoi elles brûleraient les plantes sur lesquelles on les répandrait, rendraient infertile plus ou moins longtemps la terre qu'on en imbiberait. Elles agissent comme engrais, à raison de l'huile ou de la graisse qu'elles tiennent en dissolution, et comme amendement à raison de la soude ou de la potasse, qui opère cette dissolution.

On peut comparer ces eaux de lessive ou de savon aux eaux de fumier jointes à la chaux; mais ces dernières, reconnues si fécondes, ne les valent pas beaucoup près.

Nous voudrions donc que les ménagères ne perdissent pas une goutte de leurs eaux de lessive et de leurs eaux de lavage, qu'elles les répandissent, aussitôt qu'elles ne peuvent plus servir, sur des portions de terre non ensemencées en les dispersant le plus possible, et qu'elles les réunissent aux eaux de fumier lorsqu'elles n'auront pas de terre libres à leur proximité.

Si l'on craignait l'embarras du transport de ces eaux dans des tonneaux, il ne s'agirait que de jeter quelques brouettées de terre dans les trous où on les

rassemblerait, chaque fois qu'on y ferait couler de la nouvelle eau.

Un tombereau de cette terre équivaldrait à deux ou trois voitures de fumier pour certaines natures de terre.

Les eaux de lessive peuvent être substituées à la chaux pour garantir le blé de la carie, dans le cas où l'on ne pourrait pas se procurer de la chaux.

Choses et autres.

La production du lait chez les vaches, par une bonne alimentation.—Pour le cultivateur la plus grande quantité de lait qu'il peut obtenir de chacune de ses vaches, est un point important à considérer, et il lui convient d'essayer à en obtenir le plus grand rendement possible en lait. La quantité de lait peut-elle être obtenue ou augmentée, excepté au dépens de la qualité? Ceux qui ont l'expérience de la chose répondent dans l'affirmative. La vache peut être considérée une machine pour la production du lait. Elle doit être bien nourrie et convenablement soignée, si l'on veut en obtenir beaucoup de lait; c'est en vain que l'on espère obtenir beaucoup de lait d'une vache, sans lui donner la nourriture nécessaire pour obtenir ce but, pas plus que nous pourrions espérer obtenir de la vapeur d'un engin alimenté par le feu et dans lequel on oublierait d'y mettre de l'eau. Si nous mettons dans cet engin de l'eau en excès, ou même en quantité insuffisante, et ne chauffons l'engin que pour tenir l'eau que médiocrement chaude, c'est en vain que nous pourrions espérer obtenir de la vapeur pour faire marcher l'engin; il en est ainsi à l'égard d'une vache que l'on nourrit que suffisamment pour l'empêcher de mourir.

Si nous désirons obtenir d'une vache du lait en quantité, il faut qu'elle reçoive une quantité de nourriture plus que suffisante pour son entretien ordinaire, comparativement au degré d'accroissement qu'elle est susceptible d'acquies. Les deux tiers de ce que mange une vache sont nécessaires au maintien de son existence; tout le profit que l'on pourrait en retirer provient de l'autre tiers. C'est là un calcul auquel nous ne songeons pas assez.

Enlevez les mauvaises herbes qui infestent vos champs.—Si les cultivateurs pouvaient se faire une idée de l'immense étendue de terrain converti par les mauvaises herbes, et combien de forces végétatives celles-ci enlèvent au sol, au détriment des grains et des légumes; s'ils pouvaient aussi s'apercevoir jusqu'à quelle étendue ces mauvaises herbes empêchent sur la récolte des fourrages et combien elles enlèvent aux pâturages le meilleur de leur substance nutritive, aux dépens de la quantité de lait et du bon entretien du bétail; si, de plus, ils pouvaient calculer l'immense quantité de graines que produisent ces mauvaises herbes que plus tard on rapporte sur les fumiers pour augmenter davantage la quantité de mauvaises herbes partout où l'on se sert de ces fumiers pour enrichir suivant nous, nos terres, et qui les appauvrissent davantage par un accroissement de mauvaises herbes; si nous songions sérieusement à ces déplorables effets causés par les mauvaises herbes sur nos récoltes qui nous coûtent tant de labours et de sueurs, nous ne pourrions nous empêcher de livrer une guerre d'extermination à toutes ces mauvaises herbes qui se disputent avec orgueil le meilleur de nos produits. Nous ne pouvons prétexter ignorance de ces faits, quand chaque été nos prairies sont entièrement couvertes de fleurs de marguerite et de bouquets jaunes qui nous font croire que véritablement toute notre attention se porte à la culture de ces mauvaises herbes, puisque nous nous occupons si peu à les détruire; non seulement nos champs en sont convertis, mais aussi les chemins publics en sont bordés, comme si ces mauvaises herbes étaient des plantes d'ornements et de haute valeur.

De grâce, faisons donc une guerre d'extermination à ces mauvaises herbes qui pour les étrangers sont une preuve de notre insouciance de nos véritables intérêts, et qui donnent une si grande idée de notre esprit de routine dont tous les premiers nous avons grandement à souffrir. Mettons-nous résolument à l'œuvre, et après deux ou trois ans de cette guerre d'extermination, nos champs présenteront un meilleur aspect, et nous aurons la satisfaction de moissonner des grains et des fourrages exempts de mauvaises herbes qui font la ruine du cultivateur.

N'est-il pas pitoyable de voir, d'aussi loin que peuvent porter nos yeux, au moment de la floraison, des champs complètement

blanchis, à peu d'exception près, nous démontrant jusqu'à quel point la marguerite a pris possession de nos immenses pâturages. Après la marguerite viennent les bouquets jaunes donnant une teinte jaune à nos champs, entremêlée de bouquets rouges qui présentent les chardons et autres mauvaises herbes. Durant tout le cours de l'été, on y voit une succession de mauvaises herbes qui chaque année appauvrissent davantage le sol.

Ce ne sont pas les moyens qui manquent pour opérer la destruction des mauvaises herbes, ni le temps qui fait défaut pour nous permettre de faire une guerre à mort à ces plantes parasites. C'est par des sarclages, par des binages et par un bon assollement, qu'on parvient à faire disparaître plus ou moins promptement, les mauvaises herbes d'un terrain cultivé. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet, en répétant les nombreux moyens que nous avons déjà indiqués dans la *Gazette des Campagnes*, pour opérer la destruction des mauvaises herbes qu'il nous déplaît tant de voir dans vos champs, et notamment dans les prairies où elles semblent occuper une plus grande place.

RECETTES

Vin de panais.

Ce vin approche plus du Madère que tout autre vin. On peut se le procurer à peu de frais et sans beaucoup de trouble. Il suffit de le conserver pendant un petit nombre d'années pour qu'il devienne aussi agréable au goût que salutaire à la santé.

Prenez un gallon d'eau pour quatre livres de panais bien nettoyés et coupés par morceaux; faites-les bouillir jusqu'à ce qu'ils soient bien amollis et attendris; coulez à travers un tamis ou sas, mais sans les presser, car autrement le vin serait toujours trouble, sans pouvoir jamais le clarifier. Versez le liquide dans une cuve et ajoutez-y trois livres de sucre et une demi once de crème de tartre par chaque gallon de cette liqueur.

Quand le liquide sera refroidi à 75 degrés de température, mettez-y un peu de whisky (alcool en esprit); laissez pendant quatre jours dans un appartement tempéré et mettez ensuite en baril. Il faut, s'il est possible, faire fermenter cette liqueur à une température de 60 degrés. Quand la fermentation commence à diminuer, bouchez le baril, portez-le à la cave, et laissez le vin en cet état au moins pendant un an avant de le mettre en bouteilles.

Le meilleur temps pour faire ce vin, c'est dans les mois de septembre ou de mars.

Bière de gingembre.

Apprêtez une bouteille, un bouchon, un fil de fer pour cercler le bouchon et un maillet pour l'enfoncer, afin que rien ne retarde l'opération. Emplissez la bouteille d'eau froide, mettez-y du sucre fondu ou du sirop en quantité suffisante, et une cuillerée de gingembre en poudre. Secouez bien le tout et ajoutez-y la sixième partie d'une once de supercarbonate de soda. Bouchez rapidement et liez le bouchon. Au moment de vous en servir, secouez bien la bouteille et coupez le fil de fer; le bouchon alors sautera et vous boirez un breuvage semblable au vin de Champagne.

VENTE PAR LE SHERIF.

No. 484 { LOUIS BENJAMIN DIONNE, Cénier, avocat, de la ville de Fraserville, Demandeur; contre CHARLES DESLAURIERS, employé de chemin de fer, du même lieu, Défendeur, c'est-à-dire avoir:

Un emplacement situé dans la ville de Fraserville, de soixante pieds, plus ou moins de front, sur cent vingt pieds de profondeur, et portant le No. 200, aux plan et livre de renvoi officiels du cadastre de la ville de Fraserville.

Pour être vendu à la porte de l'église de la paroisse de Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup, en la ville de Fraserville, JEU-DI, le VINGT-HUITIÈME jour de JUIN prochain, à DIX heures avant-midi.

F. A. SIROIS,

Sherif.

21 juin 1883.

CANADA
PROVINCE DE QUEBEC, } Le vingt-six mai mil huit cent
District de Kamouraska. } quatre-vingt-trois.
(En Vacance)

No. 523

JOSEPH GAUDIAS TELESOPHORE CHARLAND, du Village Lauzon, comté de Lévis, District de Québec, agent général,

Demandeur,

vs.

HERMAN MARTINEAU, de la cité de Winnipeg dans la Province de Manitoba, gentilhomme,

Défendeur,

Attendu qu'il appert par le rapport de Joseph Sirois, huissier exploitant en cette cause, que le dit défendeur n'a plus de domicile ni de résidence dans la Province de Québec et qu'il ne peut être trouvé dans le District de Kamouraska, mais qu'il a des biens dans le dit District; il est ordonné par le Protonotaire de cette Cour, sur requête présentée ce jour de la part du demandeur, quo par un avertissement publié deux fois en langue française dans un papier-nouvelles appelé "*La Gazette des Campagnes*," publiés à Ste Anne de la Pointe, dans le dit District de Kamouraska, et deux fois en langue anglaise dans un papier-nouvelles appelée "*Daily Mercury*" publié en les cité et District de Québec, le dit défendeur soit cité à comparaitre devant cette Cour, pour répondre à l'action du demandeur, et qu'à défaut par le dit défendeur de comparaitre et de répondre à la dite action sous deux mois à compter de la dernière publication du présent avertissement, il sera permis au dit demandeur de procéder contre lui comme dans une cause par défaut.

Vraie Copie. Kamouraska, 26 mai 1883.

J. G. PELLETIER,

P. C. S.

14 Juin 1883.

ENGRAIS ARTIFICIEL.

Le département de l'Agriculture et des Travaux Publics offre en vente une certaine quantité de gomme biphosphatée, à raison de douze piastres la tonne, (c'est moins que la moitié du prix coûtant) et deux piastres le quart, livrés au quai ou à la gare du chemin de fer du Nord, à Québec.

On ne vendra pas moins d'un quart à la fois.

Par ordre,

ERNEST GAGNON,

Secrétaire.

Québec, 19 avril 1883.

DEMANDE D'EMPLOI COMME INSTITUTRICE

UNE jeune fille ayant obtenu son diplôme pour école-mo-dèle, prendrait un engagement pour tenir une école modeste dans un arrondissement scolaire ou pour enseigner le français dans une famille.

S'adresser au Bureau de la *Gazette des Campagnes*, à Ste-Anne de la Pointe.

10 mai 1883.

PROPRIÉTÉ A VENDRE

à

ST-ARSENÈ, COMTÉ DE TÉMISCOUATA.

Une magnifique propriété de 9 x 30 arpents, à 2½ milles à l'Est de l'église de St-Arsène, avec maison, grange, foinil et autres dépendances: le tout presque neuf. Avec deux vergers, plus une magnifique érablière. L'eau est à commodité, soit pour la maison et les autres dépendances.

Conditions faciles. S'adresser au sous-signé

HYPPOLITE LAPOINTE,

St-Arsène, Comté Temiscouata, P. Q.

26 avril 1883.